

LUGNÉ-POE

LA PARADE

*

**LE SOT
DU TREMPLIN**

souvenirs et impressions
de théâtre

cinquième édition

nrf

GALLIMARD



AVANT-PROPOS

Soyez sans inquiétude...
Attendez pour vous réjouir...
Chaque chose en son temps...
Je n'ai pas fini...

L. P.

I

EN ROUTE !...

Allons-y, à peu près... comme les autres !

Un sage ancien a dit : « Ne te retourne pas, une fois le terme arrivé ».

Le terme ! Ce vocable garde toujours un je ne sais quoi de franchement haïssable... même d'inadmissible, je ne puis m'y résoudre. Contentons-nous de feuilleter quelques vieux papiers.

Cette volonté bien arrêtée de ne pas me retourner me laissera souvent sec et la servile mémoire, exclusive des jours proches, mais qui se reporte à l'enfance, m'est odieuse. Une existence passée sur les planches, jamais bien loin d'elles, c'est si peu de chose, ça n'est rien. Quels mirages ! Quels effondrements ! — Ne parlons pas d'ivresses !

Pourquoi, depuis un siècle, s'est-on plu à accorder au théâtre plus d'importance qu'il n'en a en réalité ? — Qui sait si, là-dessous, il n'y a pas encore eu de la faute du grand Corse..?

En arrière, j'aperçois une espèce de fou, qui a cru bien travailler, qui a cherché. Il eût fallu peut-être

mieux travailler, donner tous ses efforts, tous ses nerfs au théâtre, être très honnête et très digne vis-à-vis de soi. Il s'interroge ! A-t-il bien tout donné ? Ayant passé son plus grand nombre de jours à une époque se plaisant au théâtre avec une superstitieuse joie et aussi avec une importance issue d'une surexcitation d'imagination bourgeoise éphémère et stérile, n'a-t-il pas été trompé par les apparences ?

...Passons ! — mais même si nous n'insistons pas, quels hommes burlesques m'apparaissent aujourd'hui, ceux qui parlent du théâtre comme d'un dogme, d'une fonction sociale ou font les cuistres dans les gazettes.

Que savent-ils ?... Les vérités ont été tellement faussées que plus rien n'est à la page.

Grâce au luxe amusé, ou bien à cause de la misère fantastique de quelques-uns, on a trouvé moyen de créer des sortes de boutiques coopératives toujours dites artistiques. Inutile de chercher après cela où on en est. Tout est dit ou paraît l'être.

Placez-vous quelques secondes bien en dehors, bien objectifs, examinez ces pions, ces sacristains qui publient, qui copient dans des feuilles. Quelque ton qu'ils empruntent vous découvrez vite qu'ils n'ont rien à eux, ni imagination, ni pensée, ni force, ni émotions, ni valeur, ni dégoûts, pas même de culture vraie. Ils sont les sous-produits de quelques diplômés hâtivement arrachés, et vogue la galère ! Ils ont été jetés dans la vie la plus dangereuse de toutes : conserver à leur postérité les souffrances, les amertumes ou les petites joies à soubresauts de la pauvre humanité dans le mystère du théâtre.

D'aucuns doués de quelque mémoire, pour gagner

leur pain, — quel pain, de quelle farine ! — journellement confrontent le petit stock de leurs bibliothèques d'études et quelques lectures à peine digérées, et ce qu'ils ont devant eux le soir, ou l'après-midi.

C'est là le dépouillement cérébral dont s'enorgueillit le théâtre. C'est frais !

Chaque matin nous apporte une découverte : un tel découvre Shakespeare, cet autre se vide sur Diderot — qui les blâmerait ? — et cela dans des formules poncives, stériles, remâchant les miettes de ce passé qu'on paraît incapable de digérer.

Toujours ce passé qui nous étreint et nous tue...

Mais, animal, digère ! Bœuf, cesse de ruminer ! Des mondes et des mondes ont flambé et disparu depuis cent ans,... depuis quelques minutes, et le théâtre n'est plus, n'a rien à espérer de ce qu'il a été !

Et n'est-ce pas assez significatif cette multitude d'individus qui depuis des années s'est jetée sur son domaine, sur son plateau !... cette folie collective... les énervés, les énervés !... Il semble qu'on souffre d'une de ces maladies qui, d'âge en âge, diminuent de malignité, mais se répandent en même temps.

L'art théâtral a perdu son enchanteresse malice.

Chacun se promène un hochet à la main. Hochet d'enfant trop tripoté, trop sucé et qui n'a plus de son, plus de retentissement. Par lointaine résonance, par contagion, nous distinguons parfois encore quelques tintements : les anciens qui se communiquent encore à nous. Et nous en sommes devant le théâtre, devant la scène, comme ces sauvages qui confondent un mauvais trompe-l'œil et une œuvre d'art, quand ils hésitent.

Une année se passe et la triomphale pièce de X,

jouée par Y, décrétée splendide le jour de la première, nous apparaît d'une balourdise dont nous rougissons. Quant au jeu de Y, il nous semble, après une saison, chiqué, artificiel, plein de procédés.

Qu'on ne vienne donc pas dire qu'on aime le théâtre !

Aimer, c'est comprendre, vivre, mourir, se sacrifier un peu, et tout le gongorisme chronique, tout ce qui ressort à la surface comme des bulles de notre panade de certains ébrouements de pauvres bougres à des occasions misérables, n'est que jeux de pantins, vains, uniformes, toujours les mêmes. La nécessité d'étaler dans un petit monde indique les ficelles, fait sourire ou hurler les amants de la scène et de son éternelle illusion, s'il en reste quelques-uns.

Doit-on regarder comme sans aucun intérêt cette sorte de dictature ou cette situation privilégiée de la Comédie-Française, par exemple, qui s'impose en dépit de son utilité, par tradition, par respect moutonnier de la grande scène « que... etc... l'Europe nous envie ?... » Toute une série de lieux communs complète le thème usuel. L'inutile musée-capharnaüm ne sert en réalité qu'à détruire un art, et mille artistes, des grands. Tout le monde le devine, mais personne ne le déclare. — On souffre — et on ne veut pas guérir.

Combien en ai-je vu de malheureux écrivains dramatiques écrasés, broyés, sous le char de Thespis d'aujourd'hui, qui auraient mérité non seulement de grimper les escaliers de la vieille Maison, mais d'y laisser une trace, si la trace eût été féconde. — Combien d'acteurs inconnus gazés par le savoir-faire des autres ! — Quelles raisons a-t-on de s'intéresser à ces derniers plus qu'à tous ! — Les temps sont révolus.

A la mémoire de ces derniers écrivains et de ces derniers artistes, ces pages sont dédiées. Elles résument en pleine vérité ceux qui ont été fréquentés, vus par nous. Nous ne dirons rien d'autre que la vérité, fût-ce à nos dépens...

Je n'apporterai aucune mauvaise humeur ou amertume, ce serait ridicule, ce serait injuste. J'ai poussé mon canot après l'avoir construit comme il me plaisait, seul, et jugeant nécessaire de faire ainsi. Les évolutions sur ma route ayant toujours été logiques, j'ai toujours entrevu une raison, n'ai souscrit aux engagements de personne, n'ai d'explications à fournir à quiconque, assumant les ressentiments, aimant le théâtre tel que je me le figure, le travail, ne cherchant jamais la solidarité de qui que ce soit. Triple et aride problème, qu'une existence n'a pu résoudre.

Quelle misère qu'une jeunesse de misère, riche seulement de folies en tête ! Que de difficultés, d'angoisses, de portes devant lesquelles on rôde sans oser entrer, gestes absurdes à vouloir faire quelque chose avec rien, vouloir se singulariser pour ne pas être identique aux autres.

D'abord avant « l'Œuvre », plus tard à « l'Œuvre » et cela au moins quinze ou vingt ans durant. Foutu « Service » qu'on s'impose au milieu de la Société car c'est bien comme un « Service »... et qu'on eût voulu rendre aux autres... Illusion !

Les souliers que les pieds écrasent en faisant floc dans l'eau ou la boue, la coupe de cheveux : bien des fois quand j'avais la fortune de posséder des cheveux, je les ai brûlés moi-même pour n'avoir pas de coiffeur

à payer. — Les souliers ! les cheveux ! le creux de l'estomac ! Tout ça comme c'est ruineux, lorsqu'on se souvient qu'il a fallu aussi ménager ses pas ou démarches en même temps que ses coups de chapeau.

Que de salive avalée pour ne pas se raconter, pour ne pas crier que derrière « l'Œuvre » qui me tenait aux moelles, il y avait aussi moi, mon appétit, et que ce n'était pas seulement un abonnement de cent francs aux fauteuils que j'aurais voulu recevoir de certains et qui restait consacré à « l'Œuvre », mais cent deux francs, plutôt, pour déjeuner comme d'autres... à quarante sous.

Je tenais à payer ma salle avec les abonnements et mes parents, ces naïfs, m'avaient inculqué l'horreur des dettes, d'où manger sur les cent francs m'aurait paru un acte haïssable, si bien que je n'avais jamais les deux francs indispensables à la voracité de mes canines. Que de jours d'attente escomptés pendant la semaine, qui me rendaient de plus en plus féroce, dans l'espérance d'un meilleur repas le dimanche aux dépens d'un intime.

Mes pauvres et chers amis, Charles Plumet, l'architecte, et Eugène Régnier, qui furent de mes premiers abonnés, doués qu'ils étaient d'affectueuse perspicacité, avaient pris la bonne coutume de venir me chercher le dimanche pour déjeuner ou dîner dans la banlieue... et lorsqu'il s'agissait de dîner, combien cela me paraissait plus long à attendre !

Ceci date de la seconde ou troisième année de « l'Œuvre ». Un soir, à Montsult, dans un bistro, la Croix-Verte, ils eurent l'imprudence de commander

pour nous quatre — nous avons fait un peu de *footing* — une belle omelette de seize œufs et un poulet.

Mon Dieu ! Mes amis eurent le tort de s'absenter quelques minutes avant de se mettre à table... Le bougre en question se trouvant seul, n'y tint plus ! L'omelette disparut comme une lettre à la poste et aussi le poulet doré gisant sur le buffet de la petite salle à manger, en quelques secondes d'une fringale folle. Quand la honte lui vint et que les amis rentrèrent dans la salle, c'était trop tard, il fallut commander un autre service d'omelette et de poulet... et le bougre en reprit !..

Nous venions de jouer « Le Chariot de terre cuite ». La soirée avait été un petit triomphe !

Déjà la réputation de « L'Œuvre » se répandait. Un bête d'accident de scène fit que je fus blessé sur le tibia par un poids de fonte roulant sur le plateau de la scène... Impossible de sortir de chez moi durant plusieurs jours. Des amis vinrent me rendre visite. L'un d'entre eux devinant mes difficultés se présenta deux jours de suite à l'heure du déjeuner... Il n'osa pas, (vu le caractère peu communicatif de son hôte) — et je l'ai su depuis indirectement, — lui offrir de lui prêter quelque argent... et l'autre, de son côté, n'osa pas taper, attendant l'offre... Plus tard, ils s'en amusèrent tous deux ! Après la deuxième visite, l'ami parti, le triomphateur du « Chariot » et sa femme partagèrent un croissant de deux sous qu'elle était allée chercher. Heureusement que ce fut ainsi. Qu'est-ce qu'il en serait d'eux, autrement, aujourd'hui ? — « Te souviens-tu, Suzanne Després, de nos regards après le

départ de l'ami venu pour nous aider et qu'on laissa filer sans vouloir desserrer les dents ? Nous avons compté les pas sur les marches de l'escalier tandis qu'il descendait. Ma jambe m'immobilisait, là faim lancinait, nous avions des vertiges — on avait bu beaucoup d'eau pour calmer les appels de l'estomac crampon — ça réussit très bien d'ordinaire. Tu es sortie quelques secondes après le visiteur et quand tu es revenue, tu insistas pour que je mange seul le croissant, me déclarant que tu étais assurée de trouver une côtelette le soir chez Fanny Zessinger. » — A propos, qu'est-elle devenue ? —

Oui, je crois que la faim rend agressif et agressif pour longtemps. Je le fus soudain, dès mes premiers spectacles et le suis resté. C'est même la seule vertu que j'ai caressée et gardée, car les premiers temps de faim furent longs, très longs, en raison même des forces que je sentais... A quoi bon insister ! J'aurai certainement des raisons d'y revenir, d'autant qu'à « l'Œuvre » et autour de « l'Œuvre », nous avons été un certain nombre à nous aiguiser les dents sur la carne et les os de la vache enragée !... Mais les meilleurs parmi les bons « œuvriers » ne sont plus là...

Parlerons-nous du « Clou » !... du Clou ! Le Clou sauveteur où jusqu'à certains vêtements de théâtre allèrent se reposer et bien des petites choses ou des bibelots offerts lorsqu'ils ne furent pas vendus ! et les plus jolis tableaux donnés par de vieux amis : Edouard Vuillard, Bonnard, etc... portés en rougissant à des amateurs, amis complaisants qui me jurèrent de n'en point parler.

N'est-elle pas émouvante cette charmante lettre du 24 mars 1900, retrouvée par hasard :

Cher Ami,

« Ci-inclus, veuillez trouver deux-cent cinquante francs en trois billets, pour votre second tableau de Vuillard. Heureux d'avoir pu vous être agréable en cette circonstance, je vous adresse mes amitiés et espère aussi le plaisir de vous voir bientôt.

En hâte et bien à vous. »

Eugène BLOT.

Le 24 mars 1900 ! nous en étions là ! (sept ans après la fondation de « l'Œuvre ! »)

Le Clou !

On s'y glissait, elle ou moi, rapidement, à l'ouverture du bureau, à la première heure, et on en redescendait comme plus heureux en poche, et rougissant bêtement...

Et Suzanne ! Il faut bien que je parle d'elle, puisqu'elle fut de toutes les heures. Il y eut des minutes pires que des heures et lorsqu'en un moment difficile, tout à fait dans nos débuts, il me tomba une proposition d'engagement de Pierre Decourcelles pour jouer « Cagliostro » à la Porte-St-Martin, (cent francs par représentation, une fortune alors...) toi, tu m'as dit : « Non, tu ne vas pas faire ça... » au contraire de vieux camarades d'études qui s'étonnaient de ma vie étrange et me demandaient en souriant, me voyant poursuivre : « Pourquoi fais-tu cette utopie de ton « Œuvre » qui n'est même pas un théâtre alors que tu pourrais jouer sur une vraie scène ?... »

Et la catastrophe soudaine, dans un des moments les plus durs à passer, celle de l'incendie du Bazar de la Charité, survenant juste à l'heure, à la minute où le budget de « l'Œuvre » semblait être équilibré. Catastrophe dont les conséquences m'enlevèrent du coup plus de la moitié de mes abonnés !...

Et l'Affaire ! la grande Affaire !!

« L'Œuvre » était le rendez-vous des Dreyfusards.

Ai-je besoin de dire que je fus des premiers, mais il m'en coûta la moitié de la moitié que l'incendie m'avait laissée !! Que restait-il ?...

Nous nous sommes mariés à Londres un beau matin. Ce ne fut pas un événement, mais une régularisation, — comme disent les braves gens, — de quatre ans de vie commune. Nous ne pûmes même pas nous offrir un hamson pour aller du Consulat où nous avait reçus la bonne équipe : Lequeux, Consul, Doyen, Chancelier, de Coppet, Barthélémy, à la Chapelle de Leicester Square... Le Père Thomas, un brave Père mariste, nous approuva sans confession impitoyable.

Oyez plutôt ce que le Père Thomas m'écrivait avant la solennité !

5, Leicester Place

W. C.

18 Juillet 1898,

Mon cher Monsieur,

« Je vais répondre bien simplement et franchement à vos questions.

1^o Vous vous préparez tous deux à recevoir le sacre-

ment du mariage et la bénédiction de l'Eglise. La communion n'est pas obligatoire tel ou tel jour. Elle ne l'est qu'au temps de Pâques. La confession, au contraire l'est en ce sens qu'il faut se préparer convenablement à recevoir les grâces du sacrement de mariage.

Je ne vois pas comment votre vie pratique pour le futur vous empêchera de remplir vos devoirs religieux. La confession et le mariage passeront l'éponge sur le passé quel qu'il ait été. Votre métier de journaliste et d'artiste au théâtre n'est pas un obstacle. Il y a, Dieu merci, des journalistes catholiques au théâtre. M. Daly et sa troupe sont catholiques et j'ai même célébré beaucoup de messes à leur intention.

Pour la messe de samedi, il n'y a aucune difficulté pour l'heure. Si 9 heures vous conviennent, cela m'ira bien.

Pour l'honoraire, il est ordinairement de 10 frs, mais il ne faut pas vous en préoccuper. Vous donnerez ce que vous voudrez. Donnez seulement quelque chose, voyez, comme 1 fr. au sacristain.

Croyez-moi, cher Monsieur, votre très humble et très dévoué serviteur. »

L. THOMAS.

Il avait fallu se marier — c'était bien inutile. Ma mère habitant Londres, malade, n'aurait pas compris que je la fisse venir à Paris, vivre sous le toit de ce qu'on appelle tout bêtement un collage — et cela ne changea rien, ne diminua pas notre confiance.

En sortant du Consulat, les pieds dans l'eau, à Finsbury Circus, sur la place, on fit l'inventaire de nos portemonnaie : six shillings à nous deux ! Une petite for-

tune, quoi ! Le shilling n'avait cependant pas la valeur d'aujourd'hui. Disons six francs, si vous voulez, et vous me comprendrez.

Il y avait dans Wardour Street un petit brocanteur avec une vitrine où se trouvaient des morceaux de jade de Nouvelle-Zélande. J'en achetai un, trois shillings ; ce fut le cadeau de noces de Suzanne.

Est-il superflu d'ajouter que j'ai cru remarquer que l'estomac souffrait au moins autant à Londres qu'à Paris, mais qu'à Londres, je ne connaissais presque personne et que cela me gênait moins de patauger dans le fog ombreux, mystérieux et cachottier, battre la dèche en silence avec ces mille petites difficultés qui nous semblaient faire alors, la tranquillité de l'existence. Dieu ! qu'Alfred Sutro fut souvent, vers ces époques, un bon camarade et ami compréhensif !...

L'auteur de « The Walls of Jericho » ne saura jamais combien de fois il est tombé à pic quand il voulait tirer d'un mauvais pas, non seulement « l'Œuvre », mais les deux fous associés et liés que Galipaux appelait un jour avec une si gentille ironie cordiale : « Le couple le plus sympathique de Paris !... »

J'avais connu Sutro par Gros, qui prenait toujours soin de visiter nos abonnés. Mon bon Gros, dont il faudra parler plus tard, jouait le rôle très gracieux, comprenez bien le sens du mot, d'Administrateur-Général !

Sa fonction si pompeusement décorée consistait à faire chaque matin la retape aux clients. Comment Gros découvrit-il Sutro, rue Poncelet, ou dans un Hôtel de Paris ? Je ne sais plus ! Sutro traduisait pour la scène anglaise du Bisson, le vaudevilliste, ou des comédies légères. Voilà que ce Sutro se prit d'affection pour

« l'Œuvre » ; cela lui fut presque fatal. Celui-là fut vraiment « tapé » et « retapé ». Je dois dire qu'il nous y invitait, parce que, sans doute il devinait la situation. Toujours il répondit avec bonté, prévoyant les difficultés, mais ce qui fait rarissime le cas Sutro, c'est que s'il eût pu une seconde, un jour, hésiter, Madame Ethel Sutro, sa femme, elle-même, l'encouragea toujours à ne pas fléchir c'est-à-dire à ouvrir les mains. (J'ai cru, en effet, remarquer que les femmes sont, en général, réfractaires à l'intérêt désintéressé. Cette remarque pour éclairer la route à ceux qui pourraient profiter de ces observations.)

« Mon cher ami, m'écrivait un jour Sutro, vers la troisième année de « l'Œuvre », vous avez paru, hier, assez inquiet — inclus un chèque de... oubliez-le... et ne vous inquiétez pas !... nous vous devons tous plus que vous ne pouvez nous devoir... »

Aussi, pourquoi Sutro conviait-il si souvent à sa table ? Dès le porto, il provoquait, arrachait des confidences aisément ; avec une cuiller à café de son vin, il nous avait, si fort et si bien, qu'il connût vite tous nos intimes. Ce furent Camille Mauclair, aux attitudes intransigeantes et sibyllines, à la critique aiguë et absolue, souvent inattendue ; le bon et excellent Edouard Vuillard et enfin, comme Sutro le souhaitait, Maurice Maeterlinck, qui, d'emblée, se plaça parmi les plus intimes amis, peut-être le meilleur, de l'auteur anglais.

« L'Œuvre », dont la magie ou l'acrobatie, peut-être les deux, ont troublé tant d'esprits, tourna la volonté et le travail de Sutro vers un théâtre plus difficile que celui auquel il s'associait auparavant. Il voulut tra-

duire des œuvres élevées, plus hermétiques, les adapter. Il se prit même à en vouloir faire. Je crois bien que sa veine, heureuse jusqu'à ce moment, s'en ressentit en sens contraire et qu'il ne trouva pas dans notre sillon les satisfactions que sa bonté et sa modestie auraient dû lui valoir, bien que Maeterlinck, d'après ce que je suppose, ait souvent cherché à lui indiquer sa voie...

Maurice Maeterlinck n'eut pas en Angleterre de champion plus dévoué, de zélateur plus obnubilé que notre excellent Sutro.

Hélas, je n'ai jamais joué de Sutro à « l'Œuvre » qu'un petit acte excellent, « Madame la Marquise », tandis que Maurice Maeterlinck nous apparaissait alors comme notre flambeau sur la route théâtrale ; c'est de lui que nous attendions fervemment les drames magiques qui auraient dû bouleverser les théâtres routiniers. Il m'est arrivé d'ailleurs souvent de consulter Maeterlinck dans le choix de certaines pièces. Il faisait la navette de Gand à Paris. Nous le prenions pour bon conseil...

— « Te souviens-tu, Maurice, du jour où Suzanne et moi, pour t'économiser une chambre, nous te donnâmes notre lit, au 22 rue Turgot, et hôtes discrets, nous nous sommes contentés d'un matelas par terre dans l'antichambre ?... » Il était costaud, le grand Flamand ! — « Soudain la nuit, son lit craqua, cassa, et dans un fracas, le sommier s'écroula sur le sol »... Maeterlinck se rendormit cependant de sa belle âme, tandis que nous restâmes plus d'un an sans lit, avec un sommier malade, qui nous valut le tragique quotidien de nos nuits et aussi plus réel, celui du grand homme.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

MARCEL ACHARD

VOULEZ-VOUS JOUER AVEC MOÛ ?.....	12 »
MALBOROUGH S'EN VA-T-EN GUERRE ..	12 »
JE NE VOUS AIME PAS, <i>suivi de LA FEMME SILENCIEUSE</i>	12 »
LA BELLE MARINIÈRE, <i>suivi de LA VIE EST BELLE</i>	15 »
JEAN DE LA LUNE, <i>suivi d'UNE BALLE PER- DUE</i>	15 »
DOMINO, <i>suivi de LA FEMME EN BLANC</i>	18 »

ROGER MARTIN DU GARD

LE TESTAMENT DU PÈRE LELEU.....	3 »
UN TACITURNE.....	13 50

LUIGI PIRANDELLO

MASQUES NUS

I. SIX PERSONNES EN QUÊTE D'AUTEUR. — CHACUN SA VÉRITÉ.....	13 50
II. VÊTIR CEUX QUI SONT NUS. — HENRI IV.....	12 »
III. COMME CI OU COMME ÇA. — TOUT POUR LE MIEUX	13 50

ALFRED SAVOIR

LA FUITE EN AVANT.....	15 »
PIÈCES HISTORIQUES	15 »

CHARLES VILDRAC

LE PAQUEBOT « TENACITY ».....	13 50
MICHEL AUCLAIR, <i>suivi du PÈLERIN</i>	13 50